

# LE GOINFRE

*L'auteur remercie le Centre national du livre pour son aide.*

*Fiction & Cie*

---



Maryline Desbiolles

LE GOINFRE

*roman*

*Seuil*

*27, rue Jacob, Paris VI<sup>e</sup>*

COLLECTION

« *Fiction & Cie* »

DIRIGÉE PAR DENIS ROCHE

ISBN 2-02-062771-X

© Éditions du Seuil, janvier 2004

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

Je croyais qu'il faisait encore nuit, moi qui connaissais pourtant par cœur le bonheur de sortir de la nuit, l'urgence de lever les voiles dégouttantes des peurs bleues, des peurs sombrement bleues. Je croyais que la nuit ne finirait plus, comme je ne m'étais pas couché, comme je n'avais pas quitté les escaliers où je coulais parfois dangereusement dans un mauvais sommeil, me raccrochant aux douleurs que me causait ma position assise, inconfortable, les fesses martyrisées sur le granito, la tempe gauche écorchée par le mur. Je croyais que la nuit ne me rendrait pas. Je le croyais encore aux premières sonneries du téléphone vers lequel, ankylosé sans doute, exténué, je me dirigeais pourtant comme si de rien n'était. La lumière s'affalait à travers les volets. Il n'y avait plus de nuit. Je reconnus tout de suite la voix dans l'appareil. Je l'entendais si rarement désormais, mais elle avait accompagné mon enfance et ses inflexions étaient enveloppées dans ma propre voix. La voix dans l'appareil.

reil disait sans préambule : ce n'est pas une revenante. Elle ne disait pas : je ne suis pas une revenante. Était-ce par superstition ? parlait-elle seulement de sa voix ? Et sa voix en effet n'était pas revenante, pas du tout enveloppée de draps blancs, pas du tout anémiée, pas du tout dans les limbes, sa voix au téléphone était inchangée, formidablement venante au contraire, jaillissante même, se précipitant vigoureusement vers vous. On entendait que sa voix s'était refusée à l'accent du Sud qu'elle trouvait vulgaire, on entendait qu'elle l'avait transformé en sourire, on aurait dit pour de bon que sa voix souriait, elle était au bord du rire, au bord de s'éparpiller en gouttelettes de rire. Elle était inchangée. Pas du tout la voix de la vieille dame qu'elle devait être, si je faisais bien le calcul, si j'additionnais correctement toutes ces années, rapidement pendant qu'elle commençait de parler en omettant de se présenter, comment aurais-je pu ne pas la reconnaître ? Elle ne pouvait tout simplement pas l'imaginer. Inchangée, avec toujours le même souci de correction, du beau langage, le même souci du mot exact. Elle disait encore : tu te souviens lorsque tu avais dévalé les escaliers en bois qui mènent à la cave ? et sans doute ne me téléphonait-elle que pour me rappeler cette dégringolade. Je venais de changer les poignées des portes, toutes identiques, de belles poignées chromées, des becs-de-cane, tu avais confondu la porte de la cave avec celle de ma chambre, quel âge avais-tu ? quatre ans

peut-être? La voix qui se souvenait était celle d'une jeune chèvre mal corsetée dans sa distinction, et d'autant plus vibrante qu'elle s'efforçait de ne pas déroger, elle était pourtant de condition modeste mais on ne sait pour quelle obscure raison sa manière de parler détonnait, ne se moulait pas dans la modestie de sa condition qu'elle considérait peut-être comme une erreur d'aiguillage, toujours elle s'était efforcée, elle avait sans doute appris à parler avec le goût de cet effort planté en elle. Voilà ce que j'entendais une fois de plus dans la voix qui ne me parvenait plus que par téléphone, de loin en loin, de très loin en très loin. La dernière fois qu'elle m'avait appelé, c'était à la mort de ma grand-mère qu'elle avait bien connue, elle m'avait pris par surprise et j'avais pleuré, brièvement, j'avais pleuré, moi qui ne pleure jamais, je m'étais rendu compte alors à quel point je m'y étais refusé, toujours je m'y étais refusé, le seul bref moment, un jaillissement vite réprimé mais un jaillissement, un arc en travers du corps, un arc bandé à tout rompre, les chairs, les organes fragiles. Une figure osée, magnifique, périlleuse. Je connaissais ainsi déjà le danger de cette voix venante, cette voix venant de si loin, rameutant le lointain et le faisant gicler à mon oreille. Rameutant de toute sa vibrante distinction, de toute son eau, le lointain le plus lointain et le plus oublié. Elle ne parla pas longtemps et elle n'attendait pas que je lui dise quelque chose en retour mais j'étais

sorti de la nuit, elle m'avait poussé hors de la nuit. La voix me poussait hors de la nuit, la voix me poussait hors de la maison, ma petite maison de la colline Sainte-Agathe dont le nom m'avait enchanté bien avant que j'y habite, cette douceur lancéolée par le t d'Agathe, le t comme une mèche de cheveux de la très belle femme qu'était la sainte de Catane à qui le consul de Sicile avait fait tordre et arracher les seins parce qu'elle avait eu le front de résister à sa concupiscence. Les seins d'Agathe avaient miraculeusement repoussé, peut-être plus somptueux encore, et la colline portant son nom était inaltérable malgré la multitude des constructions qui s'agrippaient à elle. La colline Sainte-Agathe dominait légèrement, tendrement, la ville et regardait la mer au loin dans la lumière blonde du printemps qui fouillait à présent tout l'intérieur de la maison. Je ne repoussai plus l'idée que j'avais depuis des jours et je décidai de partir sur-le-champ. Ça commençait d'ailleurs à sentir mauvais.



Partir, se carapater, mettre les bouts, les voiles. Partir comme on ne fait jamais pour de bon, mirage qui occupe tant de mots, tant de paroles jetées au vent. Tant de paroles suivies de si peu d'effets. Se faire la malle, la belle, foutre le camp, lever l'ancre, prendre le large, se tirer, se barrer. Tant de menaces proférées contre ceux qui nous rivent, croit-on, tant de menaces contre nous-mêmes, partir, se tirer, tirer sa révérence, passer, tout fiché en l'air, partir, partir, partir. Je m'étais tellement soûlé de ce verbe qui n'a l'air de rien lorsqu'il est accompagné, je pars en vacances, je pars à la montagne, je pars quelques jours, et si incroyable lorsqu'il est nu, emphatique, incroyable, je pars. Je partais en effet, je l'avais si souvent répété, j'y avais si souvent pensé, mais c'était cependant contre toute attente que je partais. Je m'y prenais comme si j'avais le feu au cul. Je réunis rapidement quelques affaires, pas grand-chose, je ne savais pas où j'irais mais ce serait au sud, je n'avais pas besoin d'un

fatras de manteaux et de pulls, je pris cependant une petite robe jaune que j'avais beaucoup aimée sur elle, c'était un peu ridicule, je la fourrai dans la valise. Je fermai la maison, de temps en temps je me disais, je pars, pour tâcher d'y croire, je n'y croyais pas, j'étais pris à mon jeu, ou plutôt j'étais pris dans le mouvement que j'avais engagé, que le coup de téléphone inopiné avait engagé, j'étais pressé d'en finir. En sortant de la maison je ne voulais rien voir, je ne voyais rien sauf un buisson de lentisques aux petites feuilles acérées et luisantes qui s'égosillèrent comme je les frôlais au passage. Je jetai la valise dans l'énorme coffre de ma voiture, un gros break bleu foncé quand j'ai toujours rêvé d'une petite sportive rouge, aussi rouge que sa robe est jaune, n'en parlons plus. J'avais hâte, j'avais seulement hâte d'être derrière le volant, d'être aspiré par la circulation, par les paysages que ma voiture allait trouer, de tout oublier.

Je n'avais même pas eu à réfléchir. Il n'était pas question de partir, de partir absolument, de partir tout court, sans passer la frontière, fût-ce une frontière aussi béante que celle vers laquelle je roulais, tendu comme si le diable était à mes trousses. Il y avait belle lurette qu'on n'arrêtait plus personne à cette frontière-là, il y avait belle lurette qu'on n'avait plus rien à déclarer, je pars, définitivement, je pars, sans espoir de retour, je tourne la page, je pars. Mais je n'avais rien imaginé d'autre que d'aller vers la frontière la plus proche, vers l'Italie, et si j'étais tendu, j'avais aussi de l'impatience et, à bien y regarder, quelque chose qui ressemblait à s'y méprendre à de la bonne humeur, de l'entrain. Il semblait impossible qu'on puisse être de bonne humeur, même par en dessous, dans de pareilles circonstances, et cette bizarrerie me donnait pour de bon envie de rire. J'avais une sorte de bouillonnement dans l'arrière-gorge, c'était prêt à m'éclater indécemment dans la bouche. Je

fonçais vers la frontière. Autant que je le pouvais du moins avec ce gros veau, évidemment si j'avais eu la petite sportive, très appropriée à l'Italie, la petite sportive. Il est vrai que je n'avais jamais rien compris à l'élégance, au décalage, à la légère inadéquation qui fait l'élégance, qui fonde le goût, j'étais sans doute très plouc d'imaginer une décapotable rouge au moment de passer en Italie. Je sentais le rire me chatouiller dangereusement la lurette, j'allais finir par le cracher comme jadis à la cantine l'eau que dans l'excitation, dans le fou rire nerveux, on n'arrivait plus à avaler. Crache-le, crache-le donc, personne n'est là pour te reprendre, aucun pion, personne. Je fonçais vers la frontière, je fonçais sur l'autoroute, je n'avais pas choisi les charmantes petites routes, la délicieuse route du bord de mer, je n'étais pas là pour faire du tourisme mais pour avaler de la route. Juste avant l'Italie, l'autoroute d'ailleurs est somptueuse, la montagne d'un côté, abrupte, de la caillasse, et tout autour la mer dans laquelle on plonge. Après l'immense courbe, lorsque l'autoroute se redresse, on n'en revient pas de ne pas avoir fait le grand saut, de ne pas avoir été submergé une bonne fois pour toutes.

La frontière est dans mon dos, tout est changé en effet, on pourra tout oublier, les serres scintillent sur les collines, beaucoup de serres, ouvrages d'art, ponts, viaducs, tunnels, beaucoup de tunnels, obscurité, on pourra tout oublier, appel d'air, obscurité, c'est fatigant de conduire ainsi haché par la lumière, haché par la nuit, haché, coupé en tranches, débité en morceaux plus qu'à l'accoutumée, car c'est cela surtout qui apparaissait, qu'il y avait là, seulement, une accélération de ce qui fait notre ordinaire. Cette route où on était tour à tour aveuglé de lumière et plongé dans le noir me semblait soudain un condensé de nos vies, elle en soulignait la violence et l'absurdité. À peine étais-je parti, j'étais déjà découragé, j'avais envie de m'arrêter sur le bas-côté et de dormir derrière le volant, mais je n'étais pas sur une route de campagne, je devais coûte que coûte suivre le mouvement et je continuais à vive allure tout poisseux que j'étais cependant d'une énorme envie de dormir.

Alassio Savona Genova clic clac clic clac haché menu.

Gênes. La grande Gênes avec le port qu'on devine là-bas et Gênes l'étriquée, construite à l'arraché, comprimée entre la mer et le relief abrupt, on bataille entre les deux en traversant vite Gênes dans la cohue, à Gênes on bataille, on bataille sur le viaduc au-dessus de la ville, on est tourmenté par la finesse de son armature, on retient son souffle le temps que le tablier, les piles et les culées ne s'avachissent pas brutalement, que la charpente métallique n'explose pas en mille éclats aveuglants, au bout du pont on bataille encore, on ne prend pas la direction de Milan, on ne se trompe pas bien que la panique nous serre la gorge, on prend la volute encore plus étroite, aérienne, qui doit nous conduire sans doute vers le ciel du sud, on ne rentre pas, on ne fait pas machine arrière, on est parti, la panique un instant fait plus que de serrer la gorge, elle est une arête plantée dans la gorge, Lucca, Firenze, sont-ils bien au sud, on ne s'est pas trompé, on est proche de la mer, on entre dans un tunnel, un coup de mer, un coup de nuit, Camogli, Sestri Levante, j'y étais allé petit, je ne veux rien savoir, tant de douceurs pourtant, rien, je ne veux rien savoir, je mets la main sur une cassette au hasard, la rentre dans l'autoradio, je reconnais immédiatement Janis Joplin, je n'écoute pas, je ne regarde pas, je ne me souviens pas, je roule, sourd, aveugle, imbécile, je n'écoute pas, la voix rauque remplit ma gorge mal-

L E G O I N F R E

menée, elle souffre à ma place, elle souffre dans ma gorge, je peux rouler sourd aveugle imbécile, en toute quiétude.

Je n'ai que faire de Florence, que faire du sublime duomo, du non moins sublime battistero, je jette pardessus mon épaule *L'Annonciation* de Simone Martini, je n'ai même que faire de la lumière de Toscane, la lumière mouillée, merveilleuse, si cultivée, je voue aux orties Arezzo, je roule sur les visages de Piero della Francesca, sur l'encolure de ses chevaux, la voix de Janis Joplin si peu accordée à ces merveilles, encore plus éraillée peut-être, a tout rempli, pas le moindre interstice que sa langue n'ait fouillé, je roule dans la rage. Je roule enragé dans la tendresse lancinante avec le soir qui vient. Je méprise Pienza, je me fous des Étrusques, et d'Orvieto n'en parlons pas, je vomis ses ors, sa splendeur dans le couchant et son délicieux vin blanc, je roule, je cravache, je galope, Rome déjà est annoncée, celle-là je l'attendais, plantureuse, orangée, enveloppée dans les linges compliqués de son histoire, brocart, soie, lin, rien que du beau, mais sans moi, définitivement



sans moi, tant de beauté, les bras m'en tombent, je suis fatigué, la panique, la route, la rage, comme je contourne Rome je prends la première sortie qui se présente, sortie 13, Tivoli, Villa Adriana, je n'échapperai pas à ces somptueuses remémorations, je m'arrête au premier hôtel venu sur le bord de la route, hôtel Adriano, on l'aurait juré, me voici bien malgré moi sur les traces d'Hadrien que l'entêtement de sa solitude a dû, il est vrai, enragier bien souvent, admettons, rentrons, prenons un bain, noyons-nous. J'ai acheté une carte de l'Italie, je maîtrise les choses, je ne vais pas n'importe où comme un fou, je déplie la carte sur le lit, voici la botte, la trop lisible botte, presque comique, avec le haut évasé qu'on imagine cerné de fourrure et par lequel glisser les cadeaux de Noël, botte d'opérette, du Chat botté, de sept lieues, botte pour marcher sur la mer, je m'endors sur la carte. Au milieu de la nuit le bruit du papier froissé me réveille brusquement. Pendant quelques secondes je ne sais plus où je suis, je crois même que je ne suis pas parti, que je dois me lever pour aller travailler comme je le faisais il y a quelques jours encore, rejoindre mon bureau de la compagnie d'assurances que j'appelle toujours La Luciole bien qu'elle ait été rachetée, absorbée par un grand groupe, il y a plus de dix ans. Je n'ai pas quarante ans mais je suis du côté de La Luciole, des vieux clients que les changements ont un peu égarés. J'ai du mal à me rendormir. Je n'ai pas qua-

rante ans mais je suis du côté de ce qui est irrémédiablement perdu, du côté de la luciole qui clignote étroitement dans la nuit si bien que beaucoup ne la verraient pas, du côté de l'insecte fragile, incompréhensible, qui pour peu qu'il fasse trop froid, trop sec, ou que sais-je encore, n'apparaît pas, privant de sa magie vacillante les nuits du tout début de l'été, je suis du côté des écarts, le moindre éclairage et la lumière de la luciole est ravalée, je suis du côté de cette magie anachronique, quelle misère. On entend des portes s'ouvrir, se fermer dans l'hôtel, une rumeur d'hôpital où le noir de la nuit n'existe plus, veilleuse, lumière dans le couloir, où le silence de la nuit n'existe plus, allées et venues, porte qui s'ouvre, bien sûr à l'hôpital la porte n'est pas fermée à clef, une vieille dame avec des cheveux blancs, comment vous sentez-vous demande-t-elle, elle vous réveille mais vous vous rendormez bienheureusement, goûtant au sommeil parce qu'on vous a réveillé pour votre bien, plusieurs fois dans la nuit, au matin vous vous rendez compte que la vieille dame n'était pas si vieille, des cheveux très blonds simplement qui, dans la lumière électrique, devenaient blancs comme la plume des ailes du cygne et les petits cheveux follets très dessinés autour du visage dansant une seconde sous la lampe avant que la porte se referme sur votre nuit qui a perdu de son éternité, de sa détestable éternité, hôpital, hôtel, le même toit sur le o, le même toit qui ne retient pas la nuit, qui

la rend volatile, qui la remue, et combien ce remue-ment, ce remue-ménage, ne m'est pas étranger, il est accordé à mes tourments, accordé à mes pensées heurtées, inquiétantes, je dors dans cette turbulence, dans ce bruit qui ne me lâche pas. Plus encore que les pensées, la nuit est inquiétante, il faut sortir de la nuit, vraiment sortir de la nuit, il ne faut pas se laisser aspirer par cette inquiétude, comme le mot est dérisoire et comme il cache à quel point la peau se hérissé sous la nuit qui l'avale, il ne faut pas se laisser hypnotiser par cet effroi qui nous fait la danse des sept voiles, qui joue à lever les voiles et qui ne lève rien d'autre que la nuit même, aveugle et sourde, juste la nuit obtuse qui ne débouche pas. Il faut pour de bon sortir de la nuit, se hisser hors du trou, ne pas se laisser engluier par ce qu'on trouverait prétendument au fond, il n'y a pas de fond, il faut à la force du poignet se hisser hors du trou. Il faut bouffer de la nuit, toute l'histoire est là.

À partir de Rome je ne connais pas l'Italie, du soulagement à avancer désormais dans ce que j'ignore. À partir de Rome je ne connais plus l'Italie et j'ai soif. Je me suis réveillé avec la gorge sèche et rien ne me désaltère. À partir de Rome j'ai soif.

Au début il n'y avait rien eu. Panique, bonne humeur déplacée, rire nerveux, turbulences, bruit s'étaient même déposés comme une lie et se tenaient tranquilles. Au début je respirais mieux. J'avais soif cependant, j'avais toujours soif, j'essayais toutes sortes de boissons, j'essayais beaucoup le limoncello, l'alcool qu'on sert à la fin des repas, aux hommes la grappa, aux dames le limoncello, plus sucré, plus suave, mais bien titré, je n'ai pas de goût pour les alcools forts, il me semblait pourtant que la couleur jaune, le citron devaient m'apaiser, ils m'apaisaient en effet un moment. Il m'arrivait d'en boire dans de grands verres comme de la limonade. J'étais à Bari depuis un mois. Ce n'était pas encore l'été mais il faisait déjà très chaud. Était-ce la raison de ma soif?

Au début je ne m'étais rendu compte de rien. Au début il y avait eu de l'oubli. Le nom de Bari que j'avais pointé sur la carte m'était revenu plusieurs fois dans la

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL  
IMPRESSION : CORLET IMPRIMEURS S. A. 14110 CONDÉ-SUR-NOIREAU  
DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 2004, N° 62771 (00000)

*Imprimé en France*

